



Erwan Le Gall

Une entrée en guerre

Le 47^e régiment d'infanterie de Saint-Malo au combat (août 1914-juillet 1915)

Éditions Codex

Pourquoi l'entrée en guerre ?

Éditeur : Éditions Codex

Lieu d'édition : Talmont-Saint-Hilaire

Année d'édition : 2014

Date de mise en ligne : 25 mars 2021

Collection : Une plus Grande Guerre

ISBN électronique : Une plus Grande Guerre



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2014

Référence électronique

LE GALL, Erwan. *Pourquoi l'entrée en guerre ?* In : *Une entrée en guerre : Le 47^e régiment d'infanterie de Saint-Malo au combat (août 1914-juillet 1915)* [en ligne]. Talmont-Saint-Hilaire : n.p., 2014 (généré le 25 mars 2021). Disponible sur Internet : </1272>.

Pourquoi l'entrée en guerre ?

Internationalement reconnu comme étant un des fers de lance de ce que l'on appelle « l'école de Péronne », professeur ayant publié une thèse ayant engendré un tournant majeur dans la compréhension du premier conflit mondial, Jean-Jacques Becker possède l'autorité nécessaire pour introduire de la sorte un article qu'il publie dans la prestigieuse *Revue historique des armées* : « Une remarque des plus sottes mais fréquente est de demander ce qu'on peut encore écrire après tant d'ouvrages sur tel ou tel événement, en l'occurrence la Grande Guerre » ¹.

Propos caustique, qui renvoie certainement pour nombre de personnes à une expérience vécue – nous ne pouvons pas, à titre personnel, ne pas penser à un membre de notre entourage proche – mais qui place aussi tout chercheur dans l'impérieuse nécessité d'amener « quelque chose de nouveau », d'apporter sa pierre à la connaissance du passé, édifice continuellement forgé par la communauté scientifique. Cet impératif catégorique devient plus prégnant encore lorsque la démarche envisagée consiste en une monographie *renouvelée* du 47^e régiment d'infanterie pendant les onze premiers mois de la Grande Guerre, alors que l'historique « officiel » de cette unité est publié à Saint-Servan en 1920 ². Il y a donc réellement « intérêt » à ce que ces pages apportent « quelque chose de nouveau ».

D'une certaine manière, cette nécessité renvoie aux conditions même de la fabrique de l'histoire, ou plus précisément à la façon dont progresse la connaissance. Dans le cas du 47^e régiment d'infanterie pendant les premiers mois de la Première Guerre mondiale, point de salut à attendre d'une hypothétique découverte de manuscrits de la Mer morte, d'ouvertures de fonds en provenance des archives soviétiques ou encore de cartulaires inédits. Seules quelques sources privées, trésors familiaux pieusement conservés de tel ou tel arrière-grand-père, peuvent être espérées. En d'autres termes, il n'y a pas de « chaînon manquant » à découvrir dans l'évolution du 47^e RI entre août 1914 et juillet 1915. Au contraire, à la lecture des travaux pionniers du commandant Maurice Larcher sur le 10^e corps d'armée pendant la bataille de Charleroi ³, c'est même plutôt le sentiment inverse qui survient, celui d'une perte de sources. C'est en effet un lieu commun de dire à l'approche du centenaire de l'année 1914 que depuis la mort de Lazare Ponticelli, « le dernier Poilu », la Grande Guerre est passée du domaine de la mémoire à celui de l'histoire. Or force est de constater que cet officier-historien base ses travaux sur de nombreux témoignages de combattants ayant pris part à la bataille de Charleroi. Or, ceux-ci étant aujourd'hui morts, sans que leur parole n'ait été automatiquement sauvegardée, la tâche que nous entendons relever consiste donc en une tentative de « renouvellement » de l'his-

¹ BECKER Jean-Jacques, « L'évolution de l'historiographie de la première guerre mondiale », *Revue historique des armées*, n°242, 2006, pp. 4-15.

² ANONYME, *Historique du 47^e régiment d'infanterie*, Saint-Servan, J. Haize, 1920.

³ LARCHER Maurice (Commandant), « Le 10^e corps à Charleroi (20 au 24 août 1914) », *Revue militaire française*, novembre 1930, avril-juin 1931.

toire de l'entrée en guerre du 47^e régiment d'infanterie avec assurément moins de sources que ce dont disposait le commandant Larcher pour publier son étude, ce qui d'ailleurs n'enlève à nos yeux absolument rien à ses mérites. Dans ces conditions, afin de souscrire à cette obligation « morale » de la recherche qui consiste à apporter « quelque chose de nouveau », force est de soumettre, ou tout du moins de tenter de soumettre, le sujet étudié à des questions pas ou peu posées auparavant.

Tel est là sans doute l'intérêt du renouveau de l'histoire militaire et de « l'histoire bataille » en particulier – genre ô combien déconsidéré il y a encore peu – qui consiste à passer au prisme d'interrogations inédites, car contemporaines, des événements que l'on croyait depuis trop longtemps compris : ainsi d'une obscure bataille se déroulant en 1620 en Bohême ¹ ou d'une descente anglaise à Saint-Cast du milieu du XVIII^e siècle ². On remarquera d'ailleurs, pour ne considérer que ces deux seuls ouvrages, que les bibliographies qu'ils proposent offrent tous deux au lecteur la possibilité « d'un détour par la Grande Guerre » ³. Or, on constate que le renouveau de cette histoire bataille est pour partie venu de la Première Guerre mondiale, la recherche en langue française se cristallisant autour de la question de l'endurance des combattants. Mais, assez étrangement, la dimension micro-historique de ce renouveau historiographique semble avoir épargné ce champ d'étude, comme si les ordres de grandeur de cette *Materialschlacht* rendaient impossible tout travail ciblé. Comme si trop de morts, trop de blessés, trop de mutilés, trop de disparus, des théâtres d'opérations trop vastes, des batailles trop longues, en un mot trop de violence, faisaient de la métonymie, et non de l'indice, la règle. C'est donc au croisement de deux perspectives – renouveau de l'histoire militaire et micro-histoire – que se situe cette étude. Tout du moins, telles sont nos influences revendiquées.

Une fois ceci précisé, reste à soumettre l'objet historique « 47^e régiment d'infanterie » à un questionnement inédit, ce qui ne s'est pas produit sans certaines difficultés. En effet, pour un individu né à la fin des années 1970 sur un territoire n'ayant, à l'exception de quelques actes de terrorisme ⁴, jamais connu la violence de guerre, le premier conflit mondial demeure un événement qui, par bien des égards, conserve tous ses mystères. Comment des hommes, citoyens des nations les plus avancées sur les plans techniques, scientifiques, artistiques, philosophiques... peuvent-ils se tuer de la sorte pendant plus de cinquante mois ? Influencé par l'idée, contestable mais néanmoins stimulante, d'une Grande Guerre matrice du XX^e siècle, a donc surgi l'idée d'appréhender ces quelques heures du début du mois d'août 1914 où tout bascule. En effet, même dans une société aussi démilitarisée que la France du début du XXI^e siècle, il est indéniable que le premier conflit mondial conserve une certaine actualité. C'est ce que démontrent entre autres,

¹ CHÂLINE Olivier, *La bataille de la Montagne blanche, un mystique chez les guerriers*, Paris, Noésis, 2000.

² LAGADEC Yann, PERREON Stéphane (avec la collaboration de HOPKIN David), *La bataille de Saint-Cast (Bretagne, 11 septembre 1958), Entre histoire et mémoire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes / Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne, 2009.

³ *Ibid.*, page 419.

⁴ Le *Code des pensions d'invalidité et des victimes de la guerre* assimile les victimes d'actes de terrorisme à des victimes de guerre.

en 2003, Bruno Cabanes et Jean-Marc Pitte dans un livre sur le 11 septembre, qualifié de « Grande Guerre des Américains »¹. L'une des problématiques des deux auteurs est de montrer, grâce à l'apport des grilles de lecture issues de l'historiographie du premier conflit mondial, en quoi les États-Unis basculent en quelques heures dans une véritable culture de guerre. Là aussi il est question de glissement vers la barbarie, de chute vers l'abject, de montée de violence... le tout dans un enchaînement d'événements dont la rapidité ne nous paraissait pas uniquement relever du règne des chaînes d'informations continues et du village global.

D'ailleurs, ce sont ces multiples points communs entre ce que nous savions alors du 47^e régiment d'infanterie et le drame épouvantable du *World Trade Center* – une tragédie inscrite dans notre mémoire individuelle – qui nous ont conduit à nous interroger sur la notion même « d'entrée en guerre », en partant d'un cas concret, le 47^e régiment d'infanterie pendant la Première Guerre mondiale. Cette interrogation nous a paru d'autant plus nécessaire que la réponse est de prime abord évidente : l'entrée en guerre est le moment compris entre l'avant-guerre et la guerre elle-même. Certes, mais une telle définition ne dit finalement rien de ce moment particulier. Or force est de constater que l'historiographie est assez silencieuse sur le sujet. Une simple recherche sur Internet est édifiante puisque lorsqu'on interroge sur « entrée en guerre », le moteur de recherche *Google* renvoie à des pages qui ne sont finalement que des exemples d'entrée en guerre (les deux conflits mondiaux, la Lybie...) ² mais en aucun cas une explication de ce moment particulier.

On a dit plus haut que l'entrée en guerre constitue pour nous un moyen – en absence de pierre de Rosette ou autre archive du même ordre – d'apporter une modeste contribution à l'évolution de la compréhension d'un conflit qui, par bien des aspects, demeure encore et toujours incompréhensible – même si, rappelons-le avec force, pour les hommes et les femmes de l'époque il fut loin d'être vide de sens. On a dit également que ces nouveaux questionnements sont inédits car contemporains. Or c'est précisément dans le décalage entre le moment étudié et la période où est produite la présente étude que consiste la raison d'une telle interrogation. Comparer les 900 morts par jour de la Grande Guerre, pour ne comptabiliser que les seules victimes de l'Armée française ³, et l'embuscade d'Uzbin en Afghanistan, engagement qui se solde, le 19 août 2008, par la perte de 10 soldats de la Force internationale d'assistance et de sécurité peut paraître de prime abord absurde. Or, les registres lexicaux employés par la presse pour traiter ces deux conflits étonnent tant ils sont similaires. On se rappelle du contexte ayant conduit à l'intervention du contingent de l'OTAN en Afghanistan, juste après les attentats du 11 Septembre, dans le cadre d'une « guerre contre le terrorisme » où il était aussi question de renverser le régime des Talibans, coupable de « barbarie ». Comme en 1914, c'est

¹ CABANES Bruno, PITTE Jean-Marc, *11 septembre, la Grande Guerre des Américains*, Paris, Armand Colin, 2003.

² Recherche effectuée le 20 avril 2012, ce qui peut expliquer la place étonnement élevée de l'opération aérienne en Lybie dans les résultats donnés par *Google*.

³ WINTER Jay, « Victimes de la guerre : morts, blessés et invalides » in AUDOUIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Bayard, 2004. pp. 1075-1085.

bien la notion de « civilisation » qui est au cœur de cette culture de guerre et on ne pourra qu'être frappé de la récurrence de certains sujets dans les médias telles que les atrocités commises à l'encontre des femmes. Ainsi Bibi Aïsha, jeune femme aux oreilles et au nez coupé par son mari taliban, et dont le visage affreusement mutilé a été placé en une de *Time* avec le titre « Ce qui arrivera si nous quittons l'Afghanistan »¹. Comment ne pas songer ici, dans le traitement journalistique qui est fait de ce drame épouvantable, aux « atrocités allemandes » commises en Belgique et dans le nord de la France² ? Ou encore à cette habitante de Vannes (Morbihan) qui, ayant appris le 9 novembre 1914 que se trouvait à Saint-Brieuc parmi les réfugiés belges « une malheureuse femme avec un petit enfant de 18 mois auquel les bandits d'Allemands avaient coupé les deux mains » se propose spontanément de leur offrir le gîte et le couvert³ ? La grande différence entre le premier conflit mondial et l'Afghanistan est le degré de tolérance à la mort des sociétés qui conduisent ces guerres. En effet, si les 900 morts quotidiens de 14-18 ne suffisent pas à la France de l'époque pour arrêter le massacre, les 10 victimes d'Uzbin en août 2008 ont un tel retentissement dans l'opinion publique que les sondages montrent bien qu'à la date de cette embuscade correspond l'émergence d'un souhait du retrait des troupes, au motif que « on a rien à faire là-bas ». Dans ces conditions, étudier le 47^e régiment d'infanterie pendant les premiers mois de la Grande Guerre est donc regarder comment se plonge dans un conflit une société de paix (les Français de 1914 et 2008 ont ceci en commun de ne pas avoir connu d'engagement armé sur le territoire métropolitain depuis un demi-siècle à l'exception, on l'a évoqué plus haut, de quelques actes de terrorisme) et comment elle s'y maintient, ou non.

Pour ce faire, il existe une documentation abondante et diversifiée. Le fichier des titulaires de la mention « Mort pour la France » permet d'obtenir quelques données quantitatives, de même que le recours aux registres matricules de recrutement, même si ceux-ci s'avèrent bien plus complexes à l'usage. La presse ainsi que les *Livres d'or* peuvent également s'avérer des auxiliaires précieux. Mais ce sont très certainement les journaux des marches et opérations qui constituent la matière première essentielle de cette étude, tant cette source est abondante, riche et simple d'accès. Établis par une instruction du 5 décembre 1874, les JMO ont pour fonction de « relater les événements vécus par chaque état-major et corps de troupe au cours d'une campagne, sans commentaire ni appréciations personnelles »⁴. Ces documents ambitionnent en effet d'être le récit fidèle, jour par jour, des faits, depuis la mise en route jusqu'à la fin des opérations⁵. Il s'agit donc d'une source structurellement sobre qui vise à relater les faits bruts, tels qu'ils surviennent lors de la campagne d'une unité donnée.

¹ « Cinq mois après la une du magazine *Time*, le nouveau visage de Bibi Aïsha », *L'Express*, 29 novembre 2010.

² HORNE John, KRAMER Allan, *Les atrocités allemandes*, Paris, Tallandier, 2005.

³ Arch. Mun. Saint-Brieuc : 2 J 38.

⁴ LAGARDE Benoît (Lieutenant), « Les journaux des marches et opérations de la Première Guerre mondiale », *Les Chemins de la Mémoire*, n°188, novembre 2008, non paginé.

⁵ SHD-DAT : 26 N 790/15, JMO 86^e RIT, instructions pour la rédaction des historiques des corps de troupes.

Dans le cas présent, le document le plus indispensable est assurément le journal des marches et opérations du 47^e régiment d'infanterie, conservé pour la période d'août 1914 à juillet 1915 au Service historique de la défense sous deux cotes : 26 N 636/6 et 7. À ces deux documents viennent s'ajouter un troisième, le journal des marches et opérations du 2^e bataillon pour la période du 26 août au 6 octobre 1914, seul JMO bataillonnaire du 47^e RI à avoir été conservé ¹. En effet, il a été décidé d'ignorer le JMO du bataillon de marche du 47^e régiment d'infanterie en ce que les unités de ce type, créées au début de 1915, sont des entités rattachées administrativement à un corps mais qui n'entretiennent pas réellement de liens organiques avec la souche dont elles sont pour partie issues. Le bataillon de marche du 47^e RI est ainsi l'agglomération de deux compagnies du 47^e, d'une du 132^e ainsi que d'une dernière en provenance du 155^e RI. Certes, à ses débuts, l'unité cantonne à Paramé mais par la suite, celle-ci est envoyée dans la Somme alors que le 47^e régiment d'infanterie est lui, à cette même époque, dans le Pas-de-Calais, autour d'Arras ². Il s'agit donc d'une unité autonome, avec ses logiques propres, et qui ne saurait, malgré son appellation, être confondue avec le 47^e RI. Enfin, rappelons que du fait de leur numérisation et de leur mise en ligne sur le site internet *Mémoire des hommes*, l'ensemble des journaux des marches et opérations de l'armée française – tout du moins ceux qui ont été conservés ³ – sont consultables en permanence. En d'autres termes, cela signifie que les archives du 47^e régiment d'infanterie peuvent être confrontées avec d'autres éléments, qu'il s'agisse d'autres unités de la 10^e région militaire où d'échelons hiérarchiques supérieurs tels que la brigade, la division, le corps d'armée... Le corpus documentaire disponible est ainsi tellement complet, permettant de multiplier les points de vue du micro au macro-historique, qu'à dire vrai, seuls les journaux des marches et opérations allemands manquent à l'appel pour pouvoir constituer un panorama tout à fait exhaustif. C'est là un grand mérite de la politique de numérisation des archives initiée par le Ministère de la Défense puisqu'assurément, une telle enquête aurait été beaucoup plus laborieuse il y a ne serait-ce qu'une dizaine d'années.

Néanmoins, la grande facilité avec laquelle sont disponibles ces journaux des marches et opérations ne doit pas amener à trop dépendre de cette documentation. S'il s'agit d'une source essentielle, elle ne doit en aucun cas être unique sous peine de verser dans une histoire militaire dépassée, *drum and trumpet* disent les Anglo-saxons, qui se résumerait à une succession de descriptions d'engagements, sans mise en perspective et surtout, sans hommes. En effet, sous couvert d'exactitude factuelle, le JMO en vient presque à ne considérer l'unité que comme une abstraction et, ce faisant, élude l'essentiel, à savoir les soldats qui combattent en son sein. Le journal des marches et opérations du 47^e RI n'échappe pas à cette tendance. Par exemple, entre le 2 août, « 1^{er} jour de la mobilisation », et le 7, quand le régiment quitte Saint-Malo pour le front, le journal des marches ne donne aucune information sur cette période pourtant cruciale, celui-ci n'étant tout simple-

¹ SHD-DAT : 26 N 636/13, JMO II/47^e RI, 26 août- 6 octobre 1914.

² SHD-DAT : 26 N 636/14, JMO bataillon de marche 47^e RI, 3 février-16 avril 1915.

³ Il est à noter que si le 47^e RI paraît plutôt favorisé du point de vue la conservation de ces journaux des marches et opérations, une partie des archives de l'unité disparaît fin mai 1915 à Roclincourt, lors du bombardement du poste de commandement. SHD-DAT : 26 N 636/7, JMO 47^e RI, 27 mai 1915.

ment pas rempli ¹. Or l'on sait qu'il s'agit là d'un moment essentiel de ce processus complexe qu'est l'entrée en guerre. Il en est de même pour nombre de périodes « creuses », probablement jugées indignes d'être consignées pour la postérité par les rédacteurs et qui, pourtant, sont d'un grand intérêt. Ainsi des journées du 29 septembre au 1^{er} octobre 1914, absolument fondamentales puisqu'elles sont celles au cours desquelles l'unité quitte la Champagne pour l'Artois dans le cadre de la « course à la mer », et, ce faisant, pénètre dans ce que John Horne appelle « le long 1915 » ². Le journal des marches se limite alors à une succession de lieux et d'horaires, sans qu'il soit réellement question de la troupe ³. On ignore donc comment elle voyage, comment se déroule le trajet, si le train est en retard, si les hommes peuvent se restaurer et se reposer durant le parcours, quel est leur moral à ce moment précis de la guerre...

Aussi est-ce pourquoi, afin de se prémunir contre ce risque d'une histoire désincarnée, il importe de confronter les journaux des marches et opérations aux témoignages des hommes qui composent l'unité étudiée. Mémoires, correspondances et carnets de guerre constituent en effet des sources qui, bien que moins aisément accessibles – combien de ces documents sont-ils encore cachés dans les greniers et se dérobent ainsi au regard de la connaissance historique ? – constituent d'utiles contre-points en ce qu'ils présentent la guerre du point de vue de leur auteur. Pour la période qui nous concerne, c'est-à-dire l'entrée en guerre, nous ne disposons malheureusement que de peu de ces témoignages émanant d'hommes du 47^e régiment d'infanterie ⁴. Aux carnets de Louis Leseux, Émile Orain, Marcel Brégé et Albert Omnès viennent s'ajouter les mémoires écrits dans les années 1960 par Julien Loret, le récit du capitaine Jean Groth publié en 1919, mais écrit en 1916 ⁵, ainsi que quelques lettres éparses – nous ne disposons pas de correspondance suivie –, glanées au hasard de fonds privés.

¹ SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 2-7 août 1914.

² HORNE John (dir.), *Vers la guerre totale, le tournant de 1914-1915*, Paris, Tallandier, 2010, page 79.

³ SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 29 septembre au 1^{er} octobre 1914.

⁴ On se doit ici de préciser que les témoignages à notre disposition sont tous écrits, aucune source orale n'ayant pour l'heure été découverte. Ceci ne signifie pas pour autant qu'un tel matériau n'existe pas.

⁵ LESEUX Louis, « Carnet de guerre de Louis Leseux, brancardier, musicien et téléphoniste de la compagnie hors rang du 47^e régiment d'infanterie », *Chtimiste.com* [<http://www.chtimiste.com/>] ; ORAIN Émile, « Carnet de campagne 14-18 d'Émile Orain du 47^e régiment d'infanterie », *Chtimiste.com* [<http://www.chtimiste.com/>]. *Chtimiste.com* [<http://www.chtimiste.com/>] est un site en ligne qui rassemble à ce jour plus d'une centaine de carnets de soldats de la Grande Guerre. Voir aussi PRIGENT Julien, RICHARD René, « Un brancardier du 47^e RI de Saint-Malo en campagne : Marcel Brégé », *Bulletin de liaison et d'information de l'association Bretagne 14-18*, n°53, juin 2010 ; OMNÈS Albert, *Carnet de route. Campagne 1914. Notes et impressions prises par le sergent Omnès du 47^e régiment d'infanterie*, Plessala, Bretagne 14-18, sans date ; Arch. Mun. Saint-Malo : 21 S. Historique des années de guerre 1914-1918 vécues par Julien Loret dans les 5^e et 7^e compagnies du 47^e régiment d'infanterie ; et enfin GROTH Jean, *Récit de l'évasion du capitaine Groth du 47^e d'infanterie, décoré de la Légion d'honneur, tombé au champ d'honneur le 13 septembre 1916, sur la Somme*, Paris, Lavauzelle, 1919.

Une fois évoquées les sources disponibles pour une étude de l'entrée en guerre du 47^e régiment d'infanterie, il convient en dernier ressort de mentionner la photographie, singulièrement absente de ce corpus. En effet, ce n'est qu'au printemps 1915 que la France se dote d'une Section cinématographique de l'Armée (SCA) ainsi que d'une Section photographique de l'Armée (SPA), deux institutions qui fusionnent, en 1917, en une seule et même Section photographique et cinématographique de l'Armée (SCPA), ancêtre de l'actuel Établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense (ECPAD) ¹. Dès mai 1915, le Grand Quartier Général fixe très précisément les attributions de cette toute nouvelle SPA, chargée de prendre des clichés intéressants « au point de vue historique, au point de vue de la propagande par l'image dans les pays neutres, au point de vue des opérations militaires, pour la constitution des archives documentaires du ministère de la Guerre » ². Ces différentes sections participent donc d'une certaine évolution de la guerre, où l'image devient une arme au service d'un système d'information oscillant entre censure et propagande pour mobiliser les opinions ³. Or ces différentes structures produisent environ 120 000 clichés qui constituent l'essentiel de la documentation photographique disponible. Il y a bien quelques fonds privés, fruits de *Vest Pocket* – le célèbre appareil de chez Kodak – emportés plus ou moins clandestinement sur le front mais, à notre connaissance, aucun ne concerne le 47^e régiment d'infanterie au début du premier conflit mondial. C'est donc dire que l'entrée en guerre est une période quasiment aveugle, sans photographie disponible ou presque, le printemps 1915 marquant de ce fait une rupture essentielle.

Un tel constat pose dès lors la question des bornes chronologiques d'une recherche visant à étudier l'entrée en guerre du 47^e régiment d'infanterie. La date du 2 août 1914, « premier jour de la mobilisation » ⁴, ne semble pas devoir poser de problème. Premier jour de la guerre au lendemain du dernier jour de paix, elle est aussi le signal du départ de ce phénomène particulier que cet ouvrage cherche à mieux comprendre : l'entrée en guerre. Il en va autrement en ce qui concerne le mois de juillet 1915. Il est vrai qu'à cette époque le 47^e RI endure déjà depuis de longs mois les grignotages de Joffre dans le Pas-de-Calais et que le départ de Saint-Malo est sans doute pour les soldats qui, comme Julien Loret, sont en ligne depuis le début, un souvenir bien lointain. De même, après huit mois de guerre de positions dans les tranchées d'Artois, le rappel des mouvements incessants des premières semaines de la campagne et, plus encore sans doute, des grandes manœuvres du temps de paix, doivent paraître à ces poilus bien exotiques. L'épuisement des troupes est alors tel que l'unité est placée à partir du 14 juillet 1915 en repos pour

¹ GUILLOT Hélène, « La Grande Guerre des images : le SPCA aux commandes d'une nouvelle machine de guerre », *14-18, le magazine de la Grande Guerre*, n°31, avril-mai 2006, pp. 38-42.

² « Rapport sur la création, le fonctionnement, et les résultats de la section photographique de l'armée », 10 octobre 1917, médiathèque de l'architecture et du patrimoine, ministère de la Culture, page 21. Cité in GUILLOT Hélène, « La section photographique de l'armée et la Grande Guerre. De la création en 1915 à la non-dissolution », *Revue historique des armées*, n°258, 2010, pp. 110-117.

³ FORCADE Olivier, « Information, censure et propagande », in AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, op. cit., pp. 451-466.

⁴ SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 2 août 1914.

quinze jours, avant d'être envoyée sur un nouveau théâtre d'opérations, en Meuse¹. C'est d'ailleurs à cette époque que les soldats du 47^e RI bénéficient de leurs premières permissions, signe indéniable d'une entrée en guerre révolue. Choisir juillet 1915 comme borne chronologique de fin pour cette étude peut donc paraître assez incongru. Mais, pour souligner la singularité de ce moment particulier qu'est l'entrée en guerre, cette étude se doit d'avoir des bornes chronologiques assez larges, débordant sur le temps de paix et bien entendu, sur la guerre elle-même. Dans ce cadre, c'est donc la date du 2 août 1914 qui, au final, apparaît abusive puisqu'en réalité de nombreux détours par les années 1900-1914 sont nécessaires. En effet, l'une des fonctions assignées au 47^e régiment d'infanterie au tournant du siècle est de préparer la prochaine guerre. C'est donc bien sur un rythme ternaire, celui de la paix, de la guerre mais aussi de l'anticipation de cette dernière que doit se dérouler cette enquête.

En résumé, cette étude sur le 47^e régiment d'infanterie ambitionne de se placer dans une triple rupture historiographique.

La première consiste en son objet, le 47^e régiment d'infanterie, puisque force est de constater que les Français sont, en ce qui concerne la Grande Guerre, peu friands de ce genre de monographies, situation aux antipodes de la production anglo-saxonne. En effet, outre l'ouvrage désormais classique de Leonard V. Smith sur la 5^e division² – qui remarquons-le n'est pas traduit en français – de nombreuses études prennent pour objet une unité. La situation est d'ailleurs telle qu'au Royaume-Uni, lorsque Kathryn Louise Snowden décide de se consacrer à l'étude de l'évolution tactique sur le front ouest entre 1914 et 1918, l'un des critères qui préside au choix de « sa » division – la 21^e – est la concurrence avec d'autres étudiants, engagés dans des optiques analogues³. Toute autre est la situation en France où ce genre est longtemps apparu comme une sorte « d'archaïsme positiviste »⁴. Bien sûr, les rayonnages des librairies spécialisées abritent quelques études consacrées à tel ou tel régiment mais encore s'agit-il, la plupart du temps, de volumes résultant d'une habile fusion des journaux de marches de l'unité considérée et de deux ou trois témoignages glanés ça-et-là. C'est dire qu'il y manque l'essentiel, le sel des sciences sociales, autrement dit une certaine profondeur de champ qu'offre, par exemple, la démarche indiciare, et de manière générale une vision paradigmatique et problématisée. Or, comme le rappelle Christian Ingrao, s'il est un des genres les plus anciens de l'histoire militaire, la monographie d'unité est aussi « l'un des plus prometteurs, pour peu qu'on le soumette à une interrogation nouvelle »⁵.

C'est à ce niveau qu'intervient la seconde rupture que se propose d'opérer cet ouvrage. Celle-ci découle tout naturellement de la période particulière de l'histoire de l'unité

¹ SHD-DAT : 26 N 636/7, JMO 47^e RI, 14-31 juillet 1915.

² SMITH Leonard V., *Between Mutiny and Obedience : the Case of the French Fifth Infantry Division during World War I*, Princeton NJ, Princeton University Press, 1994.

³ SNOWDEN Kathryn Louise, *British 21st infantry division on the western front 1914-1918, A case study in tactical evolution*, Birmingham, Center for the first war studies, University of Birmingham, 2001, page 8.

⁴ INGRAO Christian, *Les chasseurs noirs. La brigade Dirlwanger*, Paris, Tempus, 2009, page 11.

⁵ *Ibidem*.

qui est examinée ici, à savoir son entrée en guerre. Si grâce aux travaux de Bruno Cabanes les sorties de guerre constituent désormais un terrain d'investigation parfaitement identifié ¹, tel n'est pas le cas des entrées en guerre. Certes, l'année 1914 fait l'objet de maints volumes et parions que la perspective du centenaire ne fera qu'amplifier cette tendance. Il existe en effet de nombreux ouvrages qui examinent au plus près l'enchaînement diplomatico-militaire qui, à la suite de l'assassinat de François-Ferdinand par Gavrilo Princip, conduit au déclenchement du conflit. Dans cette veine, l'un des plus aboutis est assurément *L'année 1914* de Jean-Jacques Becker ². Mais ce volume est, nous semble-t-il, plus une interrogation sur les raisons qui conduisent au premier conflit mondial qu'une mise en perspective de ce moment particulier qu'est l'entrée en guerre. Sans doute faut-il d'ailleurs y voir l'influence déterminante d'un maître, Pierre Renouvin, sur son élève, puisque les travaux du directeur de thèse de Jean-Jacques Becker s'insèrent dans ce qu'Antoine Prost et Jay Winter appellent la première configuration de l'historiographie de la Première Guerre mondiale, à savoir l'établissement des responsabilités ³. Opérant à une échelle se trouvant à des années lumières des strates politico-diplomatique-stratégiques, la présente étude espère au contraire convaincre de l'intérêt qu'il y a à poser l'entrée en guerre en tant qu'objet d'histoire, le 47^e régiment d'infanterie n'étant considéré ici que comme un champ d'observation de ce phénomène.

Enfin, l'ultime rupture dans laquelle cette étude ambitionne de se placer est nationale – ou plus exactement devrions nous écrire nationales – puisque le cloisonnement des champs d'investigation au sein des frontières des belligérants de 1914 est une des caractéristiques majeures de l'historiographie de la Première guerre mondiale qu'identifient Jay Winter et Antoine Prost ⁴. Dans le cadre de cette monographie, cette réalité se rencontre en deux étapes, l'une étant celle du vide et l'autre, au contraire, celle d'un trop plein. En effet, interroger l'objet entrée en guerre à partir d'un terrain d'observation tel que le 47^e régiment d'infanterie revient à poser la question de la pratique militaire de cette unité en trois temps que sont l'avant-guerre, la guerre elle-même et l'entrée en guerre, moment flou liant les deux premiers. C'est donc, d'une certaine manière, questionner l'endurance des combattants, ce qui renvoie aux écoles dites de la contrainte et du consentement et, de manière plus générale, à l'importante production historiographique française sur la question. Pour autant, envisager la pratique militaire du 47^e régiment d'infanterie dans une telle perspective dynamique est subodorer une évolution de cette dernière, autrement dit une courbe d'apprentissage de la guerre. Or, si la question des *learning curves* est assurément l'un des points brûlants de l'historiographie britannique, il convient de noter que la controverse ne franchit pas la frontière académique que semble constituer ici la Manche. Concrètement, ceci signifie qu'à aucun moment il ne nous a été possible de confronter l'exemple particulier du 47^e régiment d'infanterie à d'autres unités de l'armée

¹ CABANES Bruno, *La victoire endeuillée, la sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*, Paris, Seuil, 2004 ainsi que, pour une perspective chronologique plus large, *Les sorties de guerre, Revue historique des armées*, n°245, 2006.

² BECKER Jean-Jacques, *L'année 1914*, Paris, Armand Colin, 2004.

³ PROST Antoine, WINTER Jay, *Penser la Grande Guerre, un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, 2004, pp. 16-29.

⁴ *Ibidem*.

française, les études sur les *learning curves* se focalisant exclusivement sur le corps expéditionnaire britannique. Aussi cette enquête sur le 47^e RI constitue-t-elle par bien des aspects une démarche en aveugle puisqu'aucune monographie susceptible de constituer un point d'appui ou un contre-exemple n'est pour l'heure disponible, si l'on excepte les historiques officiels publiés au lendemain du conflit.